

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 OCTOBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE : A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Impressions, par J. St-J.—Fable : La bicyclette et le cheval, par Fréd. Bataille.—Poésie : Confiance, par Ls-J. Béliveau.—Clémence Isaure (fantaisie historique), par Karoli.—Un mariage princier.—Le prince Lobanof, par F. Fos.—Poésie : Mort d'une fleur, par A. de Bussière.—La hache : Légende bretonne, par Denis Langat.—Petite poste en famille.—Une invention extraordinaire (avec gravure).—Saint-Polycarpe par Enéri.—Clef des songes.—Aux maisons d'éducation.—Renseignements divers.—Serpent de mer (avec gravure).—Passe-temps récréatifs.—Jeux et récréations : Charade.—Rebus.—Choses et autres.—Les échecs.—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES. — Beaux-Arts : Jeunesse. — Portraits du prince de Naples et de la princesse Hélène.—Paris : Exposition de 1900 : Vue panoramique des deux palais des Champs-Élysées (double page).—Portrait du prince de Lobanof, décédé.—Les inventions extraordinaires ; Une énorme vis sous-marine.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-HUITIÈME TIRAGE

Le cent quarante-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de SEPTEMBRE), aura lieu samedi, le 3 OCTOBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A BATONS ROMPUS

La Nature, cette vieille coquette, versatile comme toutes les personnes de son sexe, vient de changer trop hâtivement de vêtements. A peine resplendissait-elle encore sous ses habits fleuris et émeraude de l'été, qu'elle jette tout ça dans un coin de sa garde-robe, pour revêtir les vêtements sombres et mordorés de l'automne.

En effet, un froid par trop précoce a commencé à piquer le bout des fleurs, des feuilles, ainsi que le bout du nez de nos charmantes et gracieuses Montréalaises, et en voilà assez pour expliquer ce changement de toilette. La nature, elle, se couvre de couleurs aux reflets graves et sérieux, de tons tels qu'on en voit dans les vieilles basiliques quand le soleil passe à tra-

vers les vitraux multicolores, et les femmes, elles, s'habillent de couleur puce en colère ou couleur de souris effrayée, ce qui leur donne de faux airs de chinoise en rupture de cœur.

Et toutes ces toilettes, qui ne coûtent rien à dame Nature, coûtent fort cher à messieurs les maris, et font leur désespoir, car, après celles de printemps et d'été, celle d'automne précède de quelques mois seulement, celle d'hiver, la plus dispendieuse, celle-là, car il faut songer à agrémenter sa maison de *poêles, boas fourrures*, et c'est ce qui fourre beaucoup de gens dedans.

C'est le souffle froid du premier vent équinoxial, qui est cause de ce changement. C'est lui aussi qui fait tomber les feuilles, lesquelles tournent et se poursuivent comme si elles voulaient se battre, tout comme autrefois les chevaliers tournoyaient en champs clos.

En même temps, d'autres feuilles, celles-là littéraires, tournent aussi et entrent en lice.

Est-ce pour se battre ? Oui. D'abord, à coups de plume ; ensuite pour aller se débattre devant les tribunaux.

Ma foi ! pour ma part, j'aimerais bien mieux le coup d'épée de France. Il est vrai qu'on ne peut pas toujours, ni ne doit se battre, avec certains insulteurs, et le mépris seul doit répondre à leurs attaques. Enfin, comme chaque pays a ses mœurs, les intéressés savent ce qu'ils ont à faire en pareil cas, mais, pour ma part, je le répète, j'aimerais mieux recevoir un coup d'épée en pleine poitrine et me voir couché sur le grabat d'un grenier, plutôt que d'envisager la perspective peu séduisante d'aller philosopher sur la paille humide d'un cachot.

L'affaire de *La Libre Parole*, affaire qui sera la plus intelligente réclame que son propriétaire ait eu accidentellement se faire, mais réclame à courte échéance, soyez en sûrs, m'en rappelle une analogue, laquelle, comme celle-ci, sentait pas mal la juiverie.

Rocheport, qui signait alors "comte de Luçay," travaillait dans les bureaux de M. de Saint-Paul, Préfet de Police sous l'Empire.

Amateurs d'objets d'art, avant que "la folle du logis" ne l'eût empoigné, il acheta un jour un tableau qui avait réellement une valeur artistique.

Se trouvant plus tard dans une dèche digne d'un futur communiste, et sachant que l'impératrice aimait à acheter des œuvres de maîtres, il lui fit proposer son tableau, par l'intermédiaire du Ministre des beaux Arts, lequel s'intéressait à Rocheport.

—Donnez en ce qu'il vaut, dit l'Impératrice au Ministre.

La vente n'eût pas lieu, car Rocheport, qui avait besoin d'argent, avait des prétentions exorbitantes, et, froissé de n'avoir pu faire accepter son prix, il tourna casaque à l'Empire, et devint l'un de ses plus mortels ennemis.

Voilà ce que, sous toute réserve, j'ai ouï dire.

Or, rapprochant ce fait de l'affaire de *La Libre Parole*, j'en conclus que si elle avait été subventionnée, patronnée ou achetée, elle ne serait pas dans de mauvais draps.

Comme on le voit, le journalisme est une arme fort dangereuse, surtout pour certains propriétaires de journaux, lesquels laissent entrer certains aventuriers dans leur officine, aventuriers dont ils sont obligés de parer et de payer les coups, tout comme le recéleur est responsable d'un vol. Et si je dis cela, c'est qu'en dehors de *La Libre Parole*, je connais un journal qui a à peu près la somme de 10,000 piastres, de dommages intentés contre lui, et cela sans que le directeur du dit journal y soit pour rien. Tout cela provient du manque de surveillance, d'une bonne rédaction, et trop souvent de messieurs les reporters, ne leur en déplaise.

Si je me permets cette remarque, c'est que dernièrement, un reporter en herbe, auquel on demandait ce qu'il faisait, répondit :

Je fais du reportage et quelque peu d'editorial.

C'est comme si un quatrième violon disait qu'il est premier. S'il en est ainsi, ne soyons donc pas étonnés de voir certains journaux dans la melasse.

A peine revenus d'Angleterre, tout couverts de lauriers, nos braves militaires viennent de partir pour le camp. Ils ont remporté presque tous les premiers prix, et les autorités anglaises ne tarissent pas d'éloges sur la valeur de nos bons *Canavens*.

Puisqu'il en est ainsi, comment se fait-il que l'Angleterre n'ait pas songé à organiser un régiment régulier, uniquement composé de Canadiens ? Ils sont forts courageux et bons tireurs, et nul doute que les cadres seraient vite remplis, car ce serait là un avenir pour beaucoup de notre jeunesse.

Déjà l'Angleterre possède de brillants officiers d'origine canadienne, et je ne parle pas de ceux qui sont sortis du collège de Kingston, mais bien de ceux qui se sont engagés simples soldats, tels que Thompson et Pratt, aujourd'hui officiers, et tel que le serait devenu ce pauvre et regretté Hébert, mort en Egypte.

Ce pays me rappelle un souvenir.

Un jour que j'étais sur les bords du Nil, avec "nos braves voyageurs canadiens," comme les appelait le général Wooseley, je vis arriver, dans le lointain du désert une troupe, et je m'écriai :

—Ah ! voilà un régiment qui arrive.

—Mais non, me dit un voyageur plus myope que moi, ce que vous prenez pour des soldats, c'est une pyramide...

Et cela avançait... Au bout de cinq minutes, ce que mon voyageur avait pris pour une pyramide, c'était un corps de chameliers, ayant en tête le ventripotant major Wilson, de la Batterie "B," du Canada, lequel allait rejoindre la colonne du regretté colonel Stewart.



CHRONIQUE EUROPÉENNE

BOULOGNE-SUR-MER, 31 août.

Boulogne, très belle ville maritime, possède une plage admirable, et l'ensemble, de son Casino, de ses jardins, de ses deux larges jetées, est coquettement joli.

Comme à Québec, il y a la haute et la basse-ville, de vieux remparts, une vieille et historique cathédrale, dont la crypte renferme des antiquités gallo-romaines et de remarquables peintures murales et en grisailles, représentant les mystères chrétiens. Le château des comtes de Boulogne, bâti en 1231, l'Hôtel-de-Ville et surtout le beffroi, racontant de séculaires légendes, sont de beaux monuments chers à Boulogne.

Le beffroi, — à cent mètres du niveau de la mer, — a vu cinq siècles passer tour à tour, et il reste encore debout avec majesté.

Les plages de beau sable sont couvertes d'heureux et joyeux baigneurs.

Bravo, Boulogne ! tu es une jolie ville, et un passant gardera un excellent souvenir de toi et de ta merveilleuse plage.

A BORD DE "LA MARGUERITE"

Lundi, à 4 heures du soir.

Elle part en saluant les promeneurs des longues et magnifiques jetées de Boulogne, elle côtoie, pendant près d'une heure, la terre française, puis prend la mer bravement — ce qui n'est pas difficile par la mer d'aujourd'hui, calme et belle.

Le soleil nous caresse de ses chauds rayons ; de la mer monte un air pur et vivifiant ; nous admirons tout, même ce qui se perd bien au loin, les hauts de mâts disparaissant à l'horizon, comme les mouettes qui se baignent et voltigent ensuite au-dessus de nous,